

L'EVOLUTION DU COSTUME



DEPUIS quelque temps, il semble se dessiner une réaction contre le frac au profit de la redingote. Serait-ce donc, demande le *Petit Parisien*, que nous sommes en présence d'une évolution du costume masculin ?

A ce propos, notre confrère fait remarquer que la forme du costume a subi en France d'assez nombreuses modifications.

C'est ainsi, par exemple que les hommes ont longtemps porté des robes analogues à celles des femmes :

"La ressemblance était telle entre eux au treizième siècle, qu'il arrive aujourd'hui aux antiquaires les plus expérimentés de confondre les sexes sur les monuments qui nous restent de cette époque. L'usage de la robe nous venait d'Italie."

Les classes nobles et bourgeoises l'avaient si bien adoptée, qu'au quatorzième siècle, lorsque l'esprit militaire s'attaqua au vêtement traînant et lui substitua la canisole étroite, dérivée du jaque de mailles, qui prit le nom de jaquette, les gens de cour et le clergé protestèrent à la fois contre le nouvel accoutrement :

"Grande étoit, dit le chroniqueur de Saint-Denis, la deshonnêteté des habits qui couroient par le royaume..." Le juriconsulte Philippe de Mézières accusait le nouvel habit de comprimer l'estomac, de ne pas préserver du froid et d'occasionner des maladies mortelles."

La robe courte prévalut cependant, sauf pour les magistrats et les membres du clergé.

Il nous reste même des vestiges de costumes plus anciens :

"La limousine des bergers du centre de la France n'est pas autre chose, selon le docteur Regnault, que la gonelle gauloise représentée sur les stèles funéraires des quatrième et cinquième siècles, comme une cape sans manches. La blouse, si commune chez les ruraux, est un dérivé du rochet, vêtement court que portèrent longtemps les hautes classes et que vilains et bourgeois adoptèrent au quinzième siècle. On utilise toujours, dans la Bretagne et sur la côte de l'Océan jusqu'à Bayonne, les bas-de-chausses qui, au moyen-âge, recouvraient les souliers à la façon de guêtres à plis verticaux. Le hennin, cette coiffe gigantesque qui paraît avoir été importée en France, par Isabeau de Bavière, subsiste dans quelques costumes de fête de la Normandie."

L'habit qu'on porte encore au bal et dans les soirées, est un reliquat de la mode du commencement du XIV^e siècle :

"Ce n'est même qu'un dérivé de l'habit à la française, qui parut au temps de Louis XIV et qui avait d'abord un collet noir ; c'est l'habit de l'ancien régime conservé comme costume de cour sous les monarchies du siècle écoulé ; c'est encore aujourd'hui le costume des membres de l'Institut et des fonctionnaires civils que nous voyons aux cérémonies convertis de broderies aux parements et aux basques."

Quant au réveil moderne de l'habit, la redingote, l'ancien vêtement de cheval (*riding coat*), que la France emprunta en 1725, à l'Angleterre ; de simple caraque qu'elle était et dont on se couvrait en temps de pluie pour monter à cheval, la redingote est devenue un vêtement de ville et de cérémonie, en attendant qu'elle soit peut-être un jour détrônée à son tour par le veston.

GEORGES FLEUREY.

LA SOIERIE AMERICAINE EN 1900

Comme la plupart des autres industriels, les fileteurs et les tisseurs de soie des Etats-Unis sont organisés en une large association, la "Silk Association" pour la protection de leurs intérêts communs. La réunion générale annuelle de la Société a eu lieu, il y a quelque temps, et, au cours des séances, différents rapports ont été lus sur la situation de cette industrie durant l'exercice 1900.

L'impression que l'on recueille de la lecture de ces documents est que l'année 1900, malgré une activité assez considérable, a été plutôt médiocre et n'a laissé que des déappointements. Il faudrait, d'après M. Allen, secrétaire de l'association, attribuer cet insuccès aux causes suivantes : diminution des stocks de matière première, la consommation ayant, ces quatre dernières années, dépassé la production ; développement de la production en vue de demandes éventuelles et en vue de l'Exposition de Paris ; augmentation du prix des grèges et des moulinés en dépit d'une récolte exceptionnelle ; diminution de la consommation, accumulation des produits et arrêt partiel de la fabrication.

Dans son rapport, M. Allen donne quelques statistiques intéressantes sur l'organisation actuelle de la fabrique américaine. Voici, par exemple, le relevé comparatif des métiers des Etats-Unis de 1875 à 1900.

Années.	Métiers	
	à bras.	mécaniques.
1875.....	"	1,605
1880.....	3,153	5,321
1890.....	1,47	20,822
1900.....	800	40,835

Les métiers mécaniques se classent comme suit :

Pour soieries grandes largeurs.....	32,000
— rubans.....	7,000
— velours, peluches.....	1,550
— tissus d'ameublement.....	285
Broches à filer.....	1,000,000
— autres.....	1,000,000

Grâce à cet outillage, aujourd'hui si développé, la fabrique américaine a pu absorber et traiter jusqu'au tiers de la soie grège produite dans le monde. En 1899, elle s'est approvisionnée de 77,414 balles, soit environ 11,163,317 livres américaines. M. Allen totalise les deux derniers exercices de manière à mieux établir une moyenne normale à l'abri d'influences passagères. Voici quelle serait la moyenne des besoins actuels d'un exercice.

	Livres.	Dollars.
Soies grèges.....	9,691,500	38,115,212
— moulinées.....	2,089,855	3,044,670
	11,781,350	41,160,883